

## Chapitre deuxième

### La caverne des révolutionnaires

L'aube s'était levée depuis peu. Abandonnant le sentier qui montait vers le col de la montagne, entre bois de pins et buissons de tamarix, la troupe de combattants commença à grimper par une courte pente sur un monticule. C'était la butte qui protégeait l'éboulement où s'ouvrait leur caverne de la vue de ceux qui passaient à mi-côte le long de la petite route étroite.

Les trois ânes, chargés des prises d'armes et de vivres, peinaient à monter par la pente raide. Jacques, Ezéchiel et Sachée les poussaient par derrière. Les deux autres animaux, on avait mis le blessé en travers de la croupe de l'un d'eux, montaient plus facilement, conduits par la bride. La jeune femme libérée se tenait affaissée en avant sur le baudet, risquant de tomber à chaque instant.

Les esclaves et quatre judéens libérés des mains des romains, comme pour montrer leur gratitude, suivaient de près les cinq bêtes, remettaient les cailloux déplacés à leur place, effaçaient de leurs mains les traces laissées sur le gravier par les sabots, ramassaient les ramilles des buissons cassées par leur passage.

Une autre journée brûlante s'annonçait. Ce jour-là non plus, le vent n'apporterait pas les nuages de la mer. La rosée légère et le froid intense de la nuit disparaissaient au lever rapide du soleil, dont déjà les rayons descendaient obliques de la cime de la montagne et allongeaient les ombres des hommes sur la pente.

Simon grimpait en tête, l'arme prête, tendu d'anxiété. Il craignait que quelque mauvaise surprise ne l'attende derrière la bosse de la butte. De la main, il insistait pour que ses compagnons ne fassent pas de bruit en montant. Il se détendit seulement lorsque devant lui se leva de terre, là où elle était couchée, la haute silhouette vêtue de noir de Glaphyre, veuve du zélote Ismael crucifié par les romains, qu'ils avaient laissée de garde au camp.

La femme agita vers Simon le court javelot qu'elle tenait dans la main droite, signe que la voie était libre, poussa un petit cri de joie et satisfaite, parcourut du regard les ânes et les inconnus que ses compagnons - ils étaient tous là ! - ramenaient avec eux.

« Shalom, Glaphyre ! Aucun signe de danger ? » Simon la salua, soulagé.

« Non, tout est tranquille. Il y a seulement le berger Mathias qui vient de passer avec ses chèvres, il sait très bien qui nous sommes et où nous sommes. D'ailleurs une de ses bêtes a grimpé jusqu'ici et il l'a suivie. Mais il a fait semblant de ne pas me voir et il a continué son chemin. »

D'une voix toute joyeuse – chose rare chez elle – elle ajouta : « Je vois que l'expédition s'est bien passée, Simon. Des otages, des armes et des ânes... »

« Et des vivres, Glaphyre... Mais ce ne sont pas des otages... » - dit en la reprenant le rabbi - « mais des esclaves et nos frères, que nous avons libérés. »

« Et comment on va faire pour les nourrir ? Nous avons déjà si peu pour nous. »

« On y arrivera... On y arrivera. Et s'il nous manque de la nourriture, on ira en prendre. Comme aujourd'hui... »

« Eh oui, comme aujourd'hui » grommela la femme ; elle lança un coup d'oeil critique et perplexe sur la jeune fille tout de travers sur l'âne, se tourna et se dirigea vers l'entrée de la grotte.

« Où on les mettra ? Il n'y a déjà pas assez de place pour nous. »

Sans faire attention à elle, Simon prit la bride de l'âne ; sur son dos gisait, évanoui le blessé, il se laissa glisser en bas vers l'entrée de la grotte qui leur servait à tous de refuge depuis un an. Il écarta les ramées mises là pour en masquer l'entrée et entra. A l'intérieur, dans la pénombre, il y avait une grande fraîcheur et un grand calme, tout était en ordre et Marie, l'autre femme du groupe, les attendait en souriant. Il avait l'impression d'être arrivé à la maison.

C'était une des plus grandes grottes qui perçaient ce flanc de la montagne. L'entrée était étroite et haute, à peine plus qu'une fissure entre deux rochers en surplomb. Mais dès qu'on entrait à l'intérieur elle s'élargissait pour former un espace ample et accueillant à peu près circulaire, le sol couvert de sable et d'humus, sec et plat. Au fond, à travers deux fentes étroites mais hautes dans le rocher on accédait à deux autres petites cavernes qu'on utilisait l'une pour le bois à brûler, les quelques armes et les rares provisions de nourriture et d'eau, l'autre comme local pour les deux femmes qui étaient avec eux.

Dans la grotte principale, tout autour des parois, on avait disposé en ordre des grabats, faits de sacs d'aiguilles de pins, protégés et couverts de peaux de chèvres. Il y en avait dix, mais pensa le rabbi avec inquiétude, il leur faudrait se serrer pour faire de la place aux nouveaux venus. Au centre, juste sous une fissure de la voûte – par où montait et se perdait la vapeur de l'eau où, Maria avait mis à bouillir les sauterelles dès l'annonce de l'arrivée des compagnons - on avait construit un foyer avec des pierres plates trouvées alentour.

Deux ou trois marmites de terre cuite, vieilles mais très propres, quelques tabourets raboteux qu'ils avaient faits eux-mêmes et des piquets de bois fixés dans les parois, où on pendait manteaux et couvertures, complétaient l'ameublement.

« Et où on met les ânes ? » - se plaignit encore Glaphyre - « Eux, ils braient ».

« Une fois déchargés, on en tue un, on garde le cuir et on le mange. Les autres, on les lâche dans la descente ; Ils sauront retourner tout seuls au village là où les kitim les ont volés. Mais ne te fais pas tant de soucis – la reprit le rabbi, attentif à ne pas l'offenser - « Même sans tes reproches on sait être prudents... Et puis le Saint - Qu'Il soit béni - nous protège... ; Toi qui as de l'expérience, fais donc tout ce que tu peux pour Zacharie. J'ai peur qu'il ait une vilaine blessure à la poitrine. On l'a bandé comme on a pu pour la route ».

Juste à ce moment là, Hanania et Jonathan entraient, portant avec grande précaution le blessé qui s'efforçait de retenir les gémissements de douleur qui s'échappaient de ses lèvres.

Derrière eux, par petits groupes, tout le monde entra. L'air de triomphe et de satisfaction pour la bonne issue de l'entreprise à peine portée à son terme était un peu attristé à la vue du blessé. La veuve, qui avait appris les pratiques de médecine populaire dans son village, se pencha sur le blessé, enleva les bandes de ses mains expertes, l'installa sur le côté pour qu'il saigne moins, l'examina, murmura quelques mots de conjuration et une formule d'exorcisme, puis donna l'ordre qu'on lui apporte de l'eau.

« Elle est profonde mais elle a pris seulement la chair du côté. Ce romain ne savait pas viser... Il s'en sortira... il s'en sortira.... Je lui ferai un emplâtre de mousses. Et elle s'éloigna vers la petite caverne de droite à la recherche d'un bout de chiffon convenable pour le bander un peu mieux.

Avec un soupir de soulagement Jonathan alla pendre son manteau au piquet, Ezéchiel posa la lance dont il s'était servi pendant l'assaut, Jacques, l'am-a-harez, se dirigea droit au fond, où il avait disposé sa couche à l'écart des autres et s'agenouilla pour la remettre en ordre. Tout le monde se dispersa dans la caverne, posant les armes, enlevant les manteaux et bavardant à voix plus haute que d'habitude, après avoir gravi la montagne dans un silence total.

Simon dut les rappeler : « Frères, que faites-vous ? Il faut décharger les ânes, déposer les armes que nous avons prises. Et puis, il faut parler avec les nouveaux. »

Les trois esclaves et les quatre judéens libérés étaient en fait restés en dehors de la grotte, surveillés discrètement mais attentivement par Hanania, qui n'aurait pas hésité un instant à les frapper de son poignard, s'ils avaient esquissé le moindre mouvement suspect. Ils étaient hésitants, les esclaves d'un côté, les judéens de l'autre, perplexes parlant à voix basse entre eux. La jeune fille était encore plus à l'écart, elle tenait obstinément son manteau sur sa tête, laissait sa main appuyée sur l'âne qui l'avait portée jusque là, comme si elle voulait être emmenée tout de suite.

Simon se présenta à l'entrée de la caverne. « Entrez... Entrez ... Faites vous connaître. Parlez nous de vous... » .

Le plus vieux du second groupe - un judéen désormais d'un âge avancé - vêtu d'une longue robe blanche de lin, serrée à la taille par une ample ceinture mais la tête toute ensanglantée sous un bandeau, s'avança et parla au nom des deux autres.

« Comme vous l'aurez constaté par ma robe, je suis prêtre, de la maison de Betfage. Je m'appelle Mathias ben T'arfon. Nous quatre, nous venons du village de Samua. Nous allions, et je les guidais, au banquet de noces de notre cousin dans un village près du nôtre. Une troupe d'auxiliaires de la V<sup>e</sup> légion - ce sont les plus féroces, vous le savez bien - nous ont attaqués à l'improviste. Nous, on se sentait en sécurité, car qui aurait pu imaginer qu'un cortège de noces soit

attaqué et pillé ? Nous portions des habits de fête et on avançait presque en dansant avec les flûtes et les cymbales en tête. Beaucoup ont fui abandonnant par terre les cadeaux que nous portions avec nous pour les offrir aux époux. Nous quatre, on n'a pas réussi et ils nous ont capturés. C'était il y a deux jours... non, trois. Mon frère - que le Béni l'accueille auprès de lui - s'est mis en avant généreusement pour nous défendre mais ils l'ont égorgé comme un animal de sacrifice. Et ils riaient et nous raillaient ces païens. Ils ont ramassé par terre les cadeaux - c'étaient de cadeaux de prix - et ils se les ont répartis au milieu de grandes querelles. Avec des bourrades et des coups ils nous ont amenés à leur campement !

« Si vous ne nous aviez pas délivrés qui sait quelle fin indigne ils nous auraient réservé ! Un ange vous a guidés... »

Le vieux prêtre parlait d'une voix confuse et montrait qu'il ne s'était pas encore remis de la terreur qu'il avait ressentie ; les deux autres approuvaient en silence ; un par moments pleurait encore, l'autre au contraire lançait des coups d'œil d'admiration tantôt à Simon, tantôt aux autres combattants, tantôt aux armes.

« Et celle-ci qui est-ce ? Le rabbi arrêta cette voix geignarde, montrant de la tête la jeune fille qui s'agrippait presque à la croupe de l'âne.

« C'est une de mes cousines... Elle s'appelle Marthe. Elle est promise à un brave garçon, artisan, de notre village. Dès notre arrivée au campement, le centurion a jeté les yeux sur elle. Il lui a enlevé son voile, il l'a palpée comme un animal qu'on veut acheter. Il a dit des mots d'approbation pleins d'obscénité ; je comprends un peu la langue des kittims et j'en ai des frissons. Il attendait seulement une occasion pour la déshonorer... Peut-être parce qu'il ne voulait pas la partager avec les autres. Depuis ce moment-là Marthe est comme folle. Le centurion a commencé par lui apporter à manger de ses propres mains. Et nous pendant temps là on mourrait de faim... Il insistait. Mais Marthe n'a pas touché à la nourriture. Oh Seigneur d'Israël, pourquoi nous soumetts-tu à ces épreuves ? Je vous en prie, donnez-nous quelque chose à manger ! »

« Oh ! Les pauvres - s'empressa d'intervenir Marie, compatissante – Je vous apporte tout de suite de la nourriture »

« Je le fais moi, reste à l'écart toi, qui... » la reprit Glaphyre d'une voix rude.

L'autre, honteuse, se retira.

Simon se frappa le front de la main : « Pardonnez-nous. Nous n'avons pas pensé à l'essentiel. Asseyez-vous avec nous à notre bien pauvre table. Nous partagerons ce qu'il y a » il ordonna sur le champ « Glaphyre, apporte pour tout le monde ».

Ses deux compagnons s'avancèrent tout de suite, jetant des yeux avides sur la marmite où les sauterelles continuaient encore à fumer, mais le prêtre les retint : « Frères, nous ne pouvons pas nous approcher de la nourriture en état d'impureté » et s'adressant à la veuve, il lui demanda : « Apporte nous de l'eau pour nous laver les mains... Au moins ceci... »

« Mais nous aussi... » - intervint d'une voix ferme rabbi Simon - « même si nous vivons depuis maintenant une année dans une caverne, nous n'avons pas encore oublié les obligations rituelles de notre peuple. Glaphyre, apporte-nous le grand bassin qui est là au fond ! »

La veuve revint sur ses pas pour la deuxième fois. Pendant que les judéens, à tour de rôle, plongeaient leurs mains dans l'eau, les trois esclaves se tenaient appuyés contre un mur, oubliés et résignés à leur sort fait de soumission et d'humiliation. Mais ils guignaient avec une furieuse avidité les préparatifs du repas, et on comprenait que les romains leur avaient donné bien peu à manger les jours précédents.

Josué les aperçut enfin et les invita le premier : « Venez, venez ! Il y a aussi quelque chose pour vous ».

« Mais avant, purifiez-vous » les somma, péremptoire, le prêtre qui était habitué à commander.

L'esclave judéen, presque incrédule, s'approcha du bassin et y plongea les mains avec circonspection, comme s'il craignait d'être chassé. Mais les deux autres, le thrace et le gaulois, à la stature de géant, musculeux, à moitié nus, le corps marqué de plaies, restèrent appuyés au mur, comprenant à peine les discours qu'on faisait autour d'eux. Le regard presque implorant, ils suivaient les mouvements de Glaphyre qui apportait sur un plateau des pains, des figues et un pot de vin.

Sans rien ajouter, Josué prit un peu de toute cette nourriture, la mit sur une petite planche et la leur porta.

Simon commenta ce geste : « Nous sommes vraiment le seul peuple qui pratique la charité ». Debout, les deux esclaves païens se dépêchèrent de porter à leur bouche, avec frénésie et pêle-mêle, le peu de choses que les judéens leur avaient donné d'une manière inattendue.

Marthe seule se tenait isolée, cachant son visage dans le pan de son manteau. Elle s'était présentée à l'entrée de la caverne, par peur de rester dehors, mais elle n'avait pas l'air de vouloir se joindre au groupe nombreux qui s'asseyait en tailleur par terre au centre de la grotte. Glaphyre commença à distribuer la nourriture.

Alors que tous attendaient impatients, Marie s'approcha de la jeune fille, après un signe de tête de Simon.

« Viens, Marthe. Ici tu es entre amis. Arrête de trembler, je t'en prie » - elle l'invita de sa voix la plus persuasive - « Il y a de la nourriture pour toi aussi. Tout est fini maintenant. Tu sais que tu as de la chance. Si moi aussi j'avais trouvé quelqu'un qui m'aide quand... » Elle fit un sourire amer et laissa en suspens le reste de la phrase.

« Non, non. Laissez- moi » - sanglota la jeune fille - « Je ne peux pas... Je ne peux pas ». Et elle essaya de résister aux mains prévenantes et expertes de Marie.

« Allez, ne fais pas ça ! Nous sommes tous passé par des moments terribles. Mais ici personne ne te touchera plus. »

Elle réussit enfin à s'emparer du manteau de Marthe, à lui enlever, et à écartier ses mains qu'elle s'était empressée avec frénésie de mettre sur son visage.

« Comme tu es belle et pure ! » - s'exclama Marie et faisant un demi pas en arrière, elle la contempla admirative - « Comme tu es jeune !... Je comprends pourquoi... » Et elle ne termina pas le reste de la phrase qui pouvait rappeler à la jeune fille la vilaine aventure du campement romain.

Avec douceur elle la prit par la main et la força à faire quelques pas vers l'intérieur de la grotte.

« Viens, viens avec nous, entre femmes » - elle lança un coup d'œil à Glaphyre pour la supplier d'être gentille elle aussi - « Quand les hommes auront fini de manger, nous mangerons aussi nous trois, en paix ».

Rabbi Simon qui était en train de s'asseoir à côté du vieux prêtre, leva les yeux sur Marthe et resta comme foudroyé. La jeune fille lui apparut très belle. Mais avec quelque chose en plus. Il lui sembla entrevoir dans son visage une douceur si paisible, dans ses yeux sombres une spiritualité si intense, dans sa démarche hésitante une grâce si royale qu'il se sentit troublé jusqu'au plus profond de son cœur et il retint son souffle pendant un long moment.

Il détourna tout de suite les yeux.

Mais les autres aussi s'étaient rendus compte de la beauté de Marthe et pendant un moment toutes les conversations s'interrompirent. La jeune fille, menée par la main, se rendit docilement au fond de la grotte et tous les yeux se portèrent à nouveau sur la nourriture et sur les coupes où Glaphyra versait le vin avec une avare parcimonie.

Seul Simon resta là, rêveur, le verre à la main.

Personne n'aurait osé porter quelque chose à sa bouche, si le prêtre n'avait béni la nourriture, brisé le pain de ses mains, levé le calice. Mais dès qu'il eut terminé le rite, tout le monde se jeta sur le maigre repas qu'ils avaient devant eux.

Personne ne disait rien, tant la faim était grande. Et ils étaient tellement absorbés qu'ils furent surpris par la voix de Marthe qui tout à coup s'était mise à dire d'une voix dolente : « Non, je suis impure, désormais je suis impure. Laisse- moi ».

Marie lui avait offert un petit récipient plein d'eau pour y plonger ses mains et elle s'était reculée. « Oublie Marthe, oublie » la pria d'une voix adoucie Glaphyre - « Moi aussi, si tu savais... »

Elle lui prit les mains, la força à les immerger. Puis elle les essuya avec un pan de sa tunique, continuant à lui murmurer des mots de consolation, elle approcha un morceau de pain de sa bouche. La jeune fille, avec réticence se décida à mastiquer lentement un peu de pain azyne.

Simon n'avait pas cessé un instant de suivre d'un regard apitoyé les mouvements de la jeune fille. Mais il y avait quelque chose de plus dans sa manière de la regarder : un désir de mieux connaître son histoire, de la consoler, de recevoir ses confidences. Mais c'est seulement son rôle de guide du petit groupe qu'il avait réuni autour de lui qui l'empêcha de se lever et d'aller près d'elle.

En rien de temps la nourriture disparut dans les bouches des combattants et des judéens libérés et les questions commencèrent à se croiser. Le rabbi d'un geste autoritaire coupa court aux discussions et dans le silence inquiet qui tout à coup lui succéda, il s'adressa au prêtre : « Qu'est ce que vous avez l'intention de faire ? »

Le vieil homme échangea un coup d'œil avec ses compagnons d'infortune, hésita comme s'il craignait d'offenser ses libérateurs, et les fixant un à un dans les yeux, il leur dit : « Nous savons la dette de reconnaissance que nous avons contractée avec vous » - il hésita un instant - « mais nous ne pouvons pas nous joindre à votre troupe. Nous admirons votre action pour la défense de notre foi. Mais nous avons trop de liens avec notre village. Moi, je suis un pauvre prêtre de village, à peine plus qu'un lévite, je voudrais de tout cœur prendre une arme contre ces perfides païens qui tuent, torturent et foulent au pied nos lois. Jadis Maccabée disait : <Nous sommes prêts à mourir plutôt que de transgresser les lois que Dieu a donné à nos pères> Et moi aussi je serais prêt. Mais je suis vieux. Et sans moi qui suis considéré comme un guide sans le mériter dans ces moments si terribles, qu'en adviendrait-il du village ? Et sans eux » - et il montra d'une main tremblante ses compagnons - « qu'en adviendrait-il de leur famille ? Laissez-nous partir ».

« Mais comment ferez-vous pour éviter les kittims ? Après ce qui est arrivé, ils seront aux aguets comme des chiens enragés » objecta Hanania peu convaincu et pris de soupçons.

« Oh, je connais très bien ces montagnes ! Jeune, j'y ai passé de longs mois d'abstinence et de méditation. J'écoutais alors la parole du prophète Bannus. Je peux les guider, faire un grand tour et éviter le carrefour où nous avons été perfidement capturés. Jusqu'à maintenant les romains ne sont pas venus nous porter la ruine. Nous sommes protégés par Shimeon ben Nathanael, prêtre de haut rang qui possède toutes les terres autour de nous. Lui oui, il est leur ami ! »

« Mais pouvons-nous vous faire confiance ? » demanda encore Hanania.

Simon consulta des yeux ses compagnons et comme ils avaient l'air d'être d'accord, il approuva : « Ca va. Aujourd'hui, au coucher du soleil, vous vous en irez »

Mais Ezéchiel avait encore un doute à exprimer : « Et si ce sont des espions ? Et si on les torture ? Il a dit qu'il connaît bien la montagne ».

« Ils n'oseront pas le faire » - le tranquillisa Simon - « et puis s'ils sont sous la protection de ce chien de Shimeon... L'assaut qu'ils ont subi est l'œuvre

risquée d'un groupe d'auxiliaires. C'est évident. Et puis, tu ne vas pas tous les tuer ? »

Un des trois hommes du village sauta sur ses pieds, indigné « Nous, vous trahir ? Jamais ! Nous le jurons ».

Le prêtre le réprova tout de suite : « Job, c'est un péché de jurer. Et ce n'est pas nécessaire. Eux, nos bienfaiteurs ont confiance en nous. N'est-ce pas ? »

Simon, interpellé de cette façon se sentit obligé de dire : « C'est bien, c'est bien, vous nous avez convaincus. Maintenant, reposez-vous. Un rude chemin vous attend cette nuit. »

Puis, comme s'il s'en rappelait seulement alors, d'un air presque indifférent, il demanda au prêtre : « Et la jeune fille ? ».

Le guide du village, sans même se tourner vers elle, déclara d'un ton décisif : « Marthe vient avec nous ».

« Non, moi je reste ici. » Les prenant par surprise, sa voix faible mais décidée sembla résonner dans toute la caverne. Résolue, elle s'approcha de Marie, mit sa main dans celle de la femme comme pour en chercher protection.

« Comment ? Tu restes ? Et ton fiancé ? Et ta mère ? Qu'est ce que tu as dans le coeur ? » Le prêtre était encore plus indigné qu'étonné.

« Je suis impure. Désormais je suis impure. Personne ne voudra plus de moi. »

Avec une patience ostentatoire, le prêtre expliqua, s'adressant à tous plus qu'à la jeune fille : « Nous savons tous que la Loi impose de ne pas épouser une fille qui a été prisonnière dans les mains de l'ennemi. Mais ceci vaut seulement pour ceux qui sont de rang sacerdotal comme moi. En outre nous saurons bien témoigner que personne ne t'a touchée. Viens avec nous ».

« Non, non. Même pas un am-a-harez ne voudra me regarder. Mon père me chassera ». Et des yeux elle cherchait une approbation tout autour d'elle. Elle rencontra un instant ceux de Simon et s'en détourna aussitôt. Mais dans ce regard très bref il y avait le désir d'être comprise spécialement par lui en même temps qu'une demande de secours.

Le rabbi essaya de masquer la joie qu'il éprouvait du bonheur inespéré qui lui tombait dessus. Il se contrôla tout de suite mais pas assez rapidement pour que la veuve ne s'en aperçoive et plie sa bouche en un rire narquois d'amère compréhension.

« Si elle veut rester ici, Mathias ben Tarfon, nous nous engageons tous à la protéger. Personne ne lui fera du mal. N'est-ce pas ? » Tous approuvèrent mais certain cachèrent en détournant les yeux, leur propre embarras.

« Notre vie est dure Marthe » - c'était le première fois que Simon s'adressait à elle en l'appelant par son nom - « Et notre futur est incertain. Nous luttons pour la liberté d'Israël ».



« Moi aussi je veux faire quelque chose ; comme Marie et Glaphyre » murmura le jeune fille inopinément d'un ton qui dénotait plus un prétexte qu'une réelle conviction.

Les villageois s'étonnèrent. L'un d'entre eux laissa échapper ces mots : « Il y a si longtemps qu'elle vient nous raconter des choses de ce genre et qu'elle nous fait des reproches ».

Simon, craignant que tous les autres interviennent et que la discussion se prolonge, coupa court : « Si c'est ainsi Marthe, nous t'accueillons parmi nous comme une sœur. » Et se tournant vers Glaphyre et Marie, il leur ordonna : « Retirez-vous toutes les trois dans la grotte et faites-la se reposer. »

Puis il se tourna vers les esclaves : « Et vous, qu'est ce que vous décidez ? Vous comprendrez qu'il nous sera difficile de vous laisser partir ».

L'esclave judéen, qui avait déjà consulté les autres, quasi surpris qu'on lui demande son avis, déclara d'une voix trop aiguë pour cacher la peur qui le tenaillait : « Si vous nous voulez, nous sommes avec vous. On n'a pas peur de prendre une arme à la main. Et nous haïssons ceux qui nous ont réduits en esclavage. Ce sont les mêmes que vous haïssez vous : les romains, les bourreaux et les traîtres à notre peuple, leurs alliés ».

Sans rien répondre, Simon consulta les siens : « qu'est ce qu'on fait ? » On lisait sur tous les visages inquiétude et embarras. Jusqu'à ce que Jonathan dise à haute voix tout ce qu'ils étaient en train de tourner et retourner dans leurs têtes. « C'est bon. C'est inutile de ruminer longtemps sur ce sujet. Maintenant, ils sont ici. Ou on les tue ou ils sont des nôtres. J'ai dit... »

« Nous pourrions leur donner une arme et les laisser descendre de la montagne » suggéra Sachée en l'interrompant.

« Oui ! Comme ça ils deviendront eux aussi des brigands. » - dit Josué en rejetant cette proposition - « les campagnes en sont pleines maintenant ».

« J'étais paysan jusqu'à il y a deux mois » - intervint l'esclave judéen, essayant de concilier leur bienveillance - et le propriétaire des champs que je cultivais m'a vendu à un marchand d'esclaves et lui à un décurion. L'année dernière je n'avais pas réussi à lui payer le loyer et j'avais une dette envers lui. Maintenant ma famille est dispersée. J'ai toujours respecté la Loi. Et puis aucun d'entre nous ne sait où aller. Tuez-nous si vous n'avez pas confiance en nous. C'est mieux.

« Non, non » - s'exclama l'ébionite - « Je vote pour qu'ils restent ici ».

Comme il lui semblait qu'autour de lui il n'y avait que des murmures d'approbation, Simon conclut : « c'est bon, gardons-les avec nous. Espérons qu'ils deviendront de bons combattants ».

« Comptez-y ! » affirma le judéen avec un soupir de soulagement mais aussi avec un certain orgueil, lui qui peu de temps auparavant était esclave pour dettes.

« Et vous deux ? » Demanda ensuite le rabbi, en se tournant vers les deux esclaves païens. Mais eux, qui comprenaient bien peu l'araméen, terrorisés,

écarquillaient les yeux, car ils avaient compris qu'on était entrain de décider de leur sort.

Un des deux murmura enfin en grec : « Sauvez-nous. » Et il s'arrêta, levant deux mains suppliantes.

Personne ne le comprit en dehors de Simon qui avait été élève d'une école rabbinique pendant cinq ans.

« Mais comment vous sauvez ? Vous n'êtes pas circoncis et qui sait quels faux dieux vous adorez. ».

Le thrace jeta un coup d'œil à son compagnon, le gaulois, lui demanda en grec <Tu es d'accord ? > Et recevant en réponse un frénétique signe d'assentiment de la tête, il répondit :

« Nous le faisons. Tous les deux nous le faisons. » - un frisson lui parcourut le corps - « ça fait deux ans que nous sommes en Judée dans l'armée de Vespasien et nous avons déjà apprécié la Loi de Moïse ».

Simon sourit de ce mensonge évident mais redevint tout de suite sérieux : « C'est bon. Demain matin Hanania vous circoncira ; autrefois dans son village il le faisait presque tous les jours à la place des pères qui n'en avaient pas le courage. Vous apprendrez à connaître notre Loi en étant avec nous. Jusqu'à demain, on vous gardera ligotés ».

Les deux païens, pour remercier, inclinèrent la tête presque jusqu'à terre comme, hélas, ils étaient habitués à le faire depuis de nombreuses années.

« Et maintenant allons tous nous étendre pour prendre du repos. Nous en avons grand besoin. Surtout vous qui devez vous engager dans une longue route ».

Puis il regarda tout autour de lui pour voir s'il y avait encore quelque chose à faire ou à dire. Mais tout lui parut en ordre. Alors il ordonna : « Hanania et Jacques prenez la relève des deux hommes qui sont de garde dehors ».

Sans rien ajouter, alors que tout le monde essayait de s'installer par terre d'une façon ou d'une autre, il se dirigea vers sa couche. Mais en passant, il jeta un coup d'œil où se mêlaient incertitude et espoir, vers l'entrée de la petite caverne où Marthe - espérait-il - se reposait.